Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 100 (1955)
Heft: 1

Artikel: Le salut
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342636

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Salut

« Innovez peu : Les règlements militaires résultent d'une longue sagesse. »
RENÉ QUINTON

On ne sait pas saluer et on ne sait pas rendre le salut. On n'aime pas saluer et l'on n'aime parfois pas avoir à rendre le salut. L'une des raisons en est que tout le monde ignore ce qu'est le salut, aussi bien le subordonné duquel on l'exige, que le supérieur qui doit y répondre. Si l'on voulait bien songer une fois à expliquer ce qu'il est exactement, son origine et sa raison d'être, un certain nombre de malentendus pourraient déjà être écartés. Et lorsque chacun aurait compris qu'il ne constitue pas ce que d'aucuns l'estiment être, une marque de subordination, ou même une brimade, un pas aurait déjà été fait vers une conception qui, peut-être, le remettrait en honneur et épargnerait aux officiers l'obligation de se battre pour l'obtenir... du moins souhaitons-le !

On a pu lui donner trois origines différentes. La première : Deux guerriers s'abordant sans intention hostile l'un vis-à-vis de l'autre, levaient la main droite afin de se faire mutuellement constater qu'ils ne tenaient pas d'arme. Signe d'amitié, signe de paix.

La seconde : Deux chevaliers, à l'instant de se mesurer en combat singulier, portaient la main droite à la hauteur du heaume, afin de soulever la visière et de montrer leur visage à l'adversaire. Signe de courtoisie, d'estime.

La troisième : Celle qui, dans le temps, et aussi par sa conception, est la plus proche de nous, et doit être considérée comme la vraie : Nous savons que vers la fin du XVIIe siècle, lorsqu'un officier et un soldat se rencontraient, tous deux avaient à cœur de se faire souvenir l'un à l'autre de l'obligation commune qu'ils avaient envers le drapeau. Ils refaisaient alors

le vieux geste chrétien du serment qu'ils avaient prêté sur les couleurs du régiment, ils levaient la main droite vers le ciel, l'index, le pouce et le majeur (figurant les trois personnes de la Sainte-Trinité) largement écartés. Ce geste ne comportait aucune nuance de respect, de subordination à l'égard de celui que l'on rencontrait. En le faisant, l'officier et le soldat se faisaient *mutuellement* souvenir de leur commun idéal. Telle en était la signification, très belle, très profonde. Cependant les bicornes et tricornes de l'époque dépassaient largement la tête et en levant la main vers le ciel les doigts effleuraient le bord de la coiffure, le plus souvent même s'y arrêtaient. De là à dire que le salut consiste à « porter la main à la coiffure », il n'y avait qu'un pas, et ce pas devait forcément amener l'oubli de la valeur symbolique du salut. Il fut malheureusement vite franchi, et, sauf dans l'armée polonaise qui a conservé le salut des trois doigts, aucun règlement de service, dans les armées qui nous entourent, ne s'attache, à notre connaissance, à souligner la valeur d'un geste partout exigé. Encore pourrait-on, peut-être, trouver dans la forme du salut français une survivance de sa signification profonde, mais dans d'autres armées, dans la nôtre en particulier, le fait d'exiger que la paume de la main soit tournée vers le bas prouve une méconnaissance complète et de son origine, et de sa signification.

Entre l'officier et le soldat, le salut est tout, sauf une marque de soumission ou de servilité. L'ancien règlement français d'avant 1914 disait avec bonheur : « L'officier et le soldat échangent le salut. Le soldat prévient seulement le geste de l'officier. » Il le prévient par pure politesse. Le salut est le rappel de la mission et de l'idéal communs, du serment qui les lie, l'un *et* l'autre, au drapeau sous lequel ils servent. En saluant, l'homme fait souvenir à l'officier que leur but à tous deux est le même, comme l'officier rappelle au soldat, en lui répondant, que leur idéal est identique. En se saluant en tous lieux, ils veulent rendre, aux yeux de tous, témoignage de la pérennité de leurs efforts conjugués et du souvenir intact qu'ils gardent du serment qui les unit l'un *et* l'autre dans un

effort commun. Loin de marquer sa dépendance, le soldat donne plutôt un témoignage fier de l'importance qu'il sait devoir revêtir dans la coopération à l'œuvre à laquelle ils ont été dévoués l'un et l'autre. Le salut, envisagé sous cet angle, le seul juste, devient une preuve de confiance, le témoignage de la certitude que l'officier et le soldat se donnent de pouvoir, en toutes occasions, compter l'un sur l'autre. Nous voilà bien loin des conceptions étriquées qui sont celles de bien des officiers et des soldats de notre époque. Le salut ressort de la camaraderie militaire, de la fraternité d'arme. Il est un signe de cohésion, d'union, et qui dit union dit aussi confiance. De quelle manière la confiance se lira-t-elle mieux que dans les regards qui se cherchent ? Et cela, au moins, notre règlement de service le dit avec force : « C'est le regard qui donne au salut sa valeur réelle ; l'inférieur doit regarder franchement son supérieur dans les yeux ». Nous ajouterions volontiers : le supérieur aussi. Car ce n'est bien souvent malheureusement pas le cas. Et s'imaginer que la façon dont on lui répond est indifférente au soldat, c'est se leurrer grossièrement. Nous ne résistons pas, à ce propos, à l'envie de citer une page extraite de *L'Homme dans le rang*, de Robert de Traz [1] :

« Ainsi j'étais descendu un jour, en permission, à la gare. *(Il était descendu depuis la caserne où il faisait son école de recrues,)* Je voulais serrer la main à l'un de mes amis d'Angleterre qui s'y arrêtait quelques minutes, venant de Londres et sur le chemin de Zermatt. Dans cette saison, la gare de Lausanne est l'endroit le plus cosmopolite, le plus bariolé, le plus encombré, le plus amusant qu'on puisse voir. Les quais étaient surchargés de voyageurs et il fallait se frayer un chemin au milieu de groupes agités et de bagages en monceaux. A chaque instant, de nouveaux trains arrivaient — de Genève, de Pontarlier, de Berne, de Milan — qui déversaient de nouvelles foules, parmi les cris des facteurs, les sifflets et la cloche des départs.

---

[1] Robert de Traz, *L'Homme dans le rang*, p. 78-90.

Je m'efforçais, comme disait Lavanchy *(c'était son caporal)*, « d'avoir bonne façon ». J'avais serré mon ceinturon autant qu'il était possible sans faire trop de plis à la tunique ; ma jugulaire était tendue à la pointe du menton et m'obligeait à lever la tête. Un petit garçon à jambes nues, avec une boîte d'herboriste, s'écria : « Maman, regarde le soldat ! ». Au milieu de ce tumulte disparate, j'avais, non sans raideur, le sentiment de mon uniforme.

Tout à coup, d'un train survenu, je vis à quelque distance descendre un officier de cavalerie. Il était grand, large d'épaules, étincelant des pieds à la tête, avec ses bottes vernies, son sabre et ses épaulettes d'argent. Entièrement rasé, son visage brun, hâlé par le soleil d'un récent service, le faisait ressembler à un Italien. Avec beaucoup d'aisance et quelques sourires, il parlait à une dame qui était venue l'attendre sur le quai et qui me parut fort jolie.

Toutefois, je regardais surtout l'officier. J'éprouvais de l'admiration et une jalousie ridicule. A côté de la sienne, comme ma tunique de simple fantassin était modeste !... Mais je le vis se diriger de mon côté, souriant toujours, et avec un bruit métallique d'éperons et de gourmettes de bélières qui faisait retourner les gens. J'eus quelque appréhension : on m'avait raconté vingt fois le dédain que témoignait à l'infanterie l'arme sœur. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas de moi, je pris la position et saluai.

Alors, il cessa de sourire et de causer avec sa compagne. Il tourna vers moi un visage attentif et me regarda profondément, tandis que sa main gantée de blanc se portait à sa casquette. Quand il eut passé, j'abaissai mon bras avec énergie et, selon les indications de Lavanchy, je pris « une position aisée ».

Cette petite scène n'avait duré que quelques secondes, mais elle m'avait remué. Le salut de cet élégant capitaine, au milieu de cette foule disparate, m'avait fait sentir l'invisible lien qui unit l'officier au soldat, même quand ils s'ignorent. Celui-là appartenait à une autre arme, il portait un autre uniforme, il me rencontrait par hasard sur un quai de gare ... et il prenait

la peine de me saluer, à égalité, de me montrer par un coup d'œil appuyé son intérêt et sa compétence. Il y avait donc entre nous une sorte d'amitié préalable, puisque nous nous donnions ce témoignage public et réciproque. Et j'étais prêt, par avance, à lui obéir, comme lui à me commander. Nous dépendions l'un de l'autre ».

Un autre texte intéressant, à ce point de vue-là, c'est celui dont l'auteur est un sous-officier d'un régiment de marche à la Légion étrangère qui, lors des combats de mai 1940, était tombé entre les mains des Allemands. Il écrivait :

« A nos premiers contacts avec les Allemands, en captivité, nos soldats étaient émerveillés par ceci : Saluant un officier allemand, celui-ci rendait le salut, et de quelle manière ! Non pas le doigt effleurant la visière, par quoi leurs chefs répondaient — et pas toujours — à leur salut, mais la main dans la position réglementaire, et le regard cherchant le regard. »

Et le sous-officier d'ajouter ce commentaire :

« Car c'est cela, le Salut, un échange : Je suis là, fidèle, disent les yeux du soldat. — Compte sur moi, répondent ceux de l'officier. Le tout tient en un centième de seconde. »

La signification du salut est donc profonde, sa valeur, quand il est bien compris, est certaine. Dans presque toutes les armées du monde, nous voyons les règlements l'imposer catégoriquement.

Le règlement de service suisse dit : « Le salut militaire est un devoir de service. Il est dû aux supérieurs qui sont tenus de le rendre. »

Le règlement français : « Le salut est la plus fréquente des marques extérieures de respect ; son entière correction doit être strictement exigée. »

Le règlement américain : « Le salut est la forme la plus importante de la politesse militaire. Il donne la possibilité de mesurer l'application de l'individu à ses devoirs et le degré d'instruction et de discipline de son unité. La correction du

salut est une marque de confiance en soi-même et d'esprit de corps. Celui qui salue mal est négligent, ou alors si mal instruit qu'il ne connaît pas ses devoirs. Les soldats qui évitent le salut manquent de confiance en eux-mêmes et leur unité n'a pas d'esprit de corps. Au combat, rien de bon ne doit être attendu d'eux. »

Arrêtons là nos citations. Et essayons de redonner au salut militaire sa vraie valeur. Exigeons-le, s'il le faut, mais sachons aussi le rendre correctement, comme doivent le rendre des gens qui sont conscients de ce qu'il représente. Trop souvent, l'on voit des officiers répondre d'un air qui se veut détaché, condescendant, au salut du soldat, non seulement sans rechercher son regard, mais même parfois en l'évitant. C'est là un fait intolérable que l'on ne blâmera jamais assez. Le salut doit être rendu d'une façon impeccable. L'homme, nous l'avons vu, est loin d'y être insensible, et mal lui répondre, c'est montrer qu'on n'attache pas d'importance à son effort. C'est montrer qu'on ignore soi-même la signification du geste que l'on fait. C'est décourager l'homme de saluer. Lorsque le soldat ne salue pas, en effet, c'est un peu trop simple d'attribuer ce manquement uniquement à sa mauvaise volonté. Si l'officier ne le fixe pas, il craindra souvent que son salut demeure sans réponse et, par crainte de paraître ridicule, il ne saluera pas. Seuls les officiers dont toute l'attitude marquera la volonté d'être salués le seront presque toujours en toutes occasions. Les autres le seront moins souvent, mais ne devront s'en prendre qu'à eux seuls.

Indépendamment des situations, jamais toutes prévisibles lors des séances d'instruction, où l'officier et le soldat ne se salueront pas, faute de réflexes suffisants, il y a encore les cas, d'ailleurs jamais très fréquents, de refus formel de saluer. Arrêtons-nous-y un instant. L'homme qui, manifestement, refuse le salut, le fait presque toujours d'une façon détournée : Arrêt devant la vitrine d'un magasin, ou intérêt subit porté à la personne qui l'accompagne. En pareille situation l'officier se doit d'intervenir. Il commet une faute de service en ne le

faisant pas, une faute de service aggravée d'une lâcheté. Le problème qui se pose n'est pas de savoir s'il faut intervenir, mais *comment* devra se faire cette intervention.

On peut poser à la base, comme règle de conduite générale, que toute intervention de ce genre devra se faire avec discrétion. S'écarter de cette voie, c'est courir le risque de créer des incidents regrettables comme nous en avons connus durant ces dernières années. On évitera donc en tout premier lieu que l'attention d'éventuels badauds puisse être éveillée, certain qu'on a tout à perdre et rien à gagner — bien loin de là — à créer un attroupement. Le ton normalement employé dans une cour de caserne sera évité. Sans hausser la voix, on demandera au soldat, non pas de s'annoncer, mais de donner son nom. Il est très vraisemblable qu'il s'annoncera alors de lui-même. L'observation qui suivra lui sera faite d'un ton égal et l'affaire sera considérée comme liquidée. Refuserait-il de donner son nom, l'aspect de l'incident en serait naturellement modifié. Dans ce dernier cas, chercher à connaître le numéro de la baïonnette ou du mousqueton du fautif n'est pas une solution indiquée. Un geste malheureux, mal interprêté, peut amener une aggravation hors mesure de l'incident. Il faut plutôt, seule solution valable, bien qu'imparfaite, noter le grade et l'incorporation du fautif (bataillon et compagnie), ses éventuels insignes de spécialités (armurier, sellier, etc.), ses éventuelles distinctions (insignes de bon tireur, bon pointeur, etc.), son signalement, la date (jour et heure) et le lieu de la rencontre. L'officier transmettra ces renseignements par la voie du service au commandant d'unité du fautif, tenu, lui, de prendre les sanctions qui s'imposent. Dans la mesure du possible le scandale public aura ainsi été évité.

* * *

De l'importance de cette sorte de témoignage que l'officier et le soldat se rendent en se saluant, de simples soldats en sont d'ailleurs conscients. Tenons-en pour preuve cette anecdote que nous rappellerons encore en terminant :

C'était en juin 1940, en un quelconque point de notre frontière de l'Ouest. Des unités romandes procédaient au désarmement de troupes étrangères qui venaient de demander à pouvoir se réfugier sur notre territoire. Un groupe de soldats internés, les mains dans les poches, considérait en rigolant doucement la sentinelle qui venait de rendre les honneurs à un officier ; déjà l'un d'entre eux l'interpellait :

— Eh ! Dis donc, chez vous, on salue encore les officiers ? Chez nous, il y a longtemps que cela ne se fait plus !

La réponse du soldat suisse jaillit, cinglante de vérité et de franchise :

— Possible... Mais c'est bien pour cela que vous êtes ici !..

Cet homme-là avait compris.

Lieutenant M.-H. Montfort

Chronique aérienne

Si grande que soit la part faite à l'aviation — surtout ennemie — dans la préparation de nos exercices tactiques, on peut se demander si elle est suffisante et, surtout, si elle s'adapte au rythme de l'intégration aéro-terrestre actuellement en cours dans les forces du NATO et dans celles de leur adversaire éventuel. L'arme aérienne est devenue la première. Chacun le reconnaît objectivement, mais le *sent-il* vraiment et notre commandement a-t-il acquis à tous les échelons le réflexe que doit créer cette nouvelle situation ?

C'est pourquoi il a paru nécessaire d'assurer à l'arme aérienne une *présence* constante dans cette revue destinée aux officiers de toutes armes et de lui consacrer ici une chronique permanente, susceptible de fournir aux lecteurs les informations indispensables, accessibles jusqu'à ce jour dans les seules revues spécialisées.

Réd.

Périodiques d'aviation

Qu'il nous soit permis, au début de cette première chronique de parler des revues d'aviation avec lesquelles la *Revue*